

Une psychologie pour le monde actuel :

Carl R. Rogers

Au-delà de Freud

Tout le monde sait quelle place prodigieuse la psychanalyse a occupée aux Etats-Unis, bien avant de connaître un rayonnement comparable en Europe. Mais il est permis de dire que la période strictement « psychanalytique » des U.S.A. est déjà dépassée. Le développement de la recherche psychanalytique a en effet entraîné aux U.S.A. un développement général de la psychologie, dont l'oeuvre de Rogers est l'une des plus frappantes illustrations.

Carl R. Rogers fut élevé dans une famille de six enfants, unie et très austère. Dès qu'il eut fait fortune, son père acheta une ferme et y installa sa famille, comme s'il voulait arracher ses enfants « aux tentations de la vie citadine ». Carl suivit des cours d'agriculture au collège de Wisconsin. Il fut désigné pour aller participer en Chine à un Congrès mondial de la Fédération des Etudiants chrétiens. Ce voyage fut une expérience capitale pour lui. Il constata notamment que, quatre ans après la première guerre mondiale, des Français et des Allemands, « individuellement sympathiques, continuaient à se haïr ». Il vit également que des hommes sincères et honnêtes pouvaient avoir des idées opposées en matière religieuse. Non sans déchirement, Carl R. Rogers rompit alors avec les convictions religieuses de ses parents. C'est à cette époque également qu'il se fiança.

Elève d'un collègue très libéral, l'Union Theological Seminary, Rogers fut amené à constater qu'il n'avait pas la vocation religieuse, et que sa recherche personnelle, portant sur « tout ce qui concerne le sens de la vie et la possibilité d'une amélioration constructive de la vie de l'individu », ne pouvait être menée qu'en dehors d'un cadre religieux spécifique. Ayant entrepris des études de psychologie, il constata que la doctrine freudienne était en opposition avec l'attitude rigoureusement objective à laquelle il aspirait.

Rogers fut nommé psychologue au Centre d'études de l'enfance de Rochester, dans l'Etat de New York. Il devait y passer douze ans. Il y découvrit, en diverses occasions, le caractère arbitraire des méthodes employées et l'insuffisance des connaissances en certaines matières. Il en résulta que l'université de Rochester lui reprocha de faire autre chose que de la psychologie, et l'invita à interrompre son enseignement. Rogers se vit cependant proposer un poste dans une autre université, l'université d'Ohio, où il passa quatre ans, avant d'enseigner à Chicago, puis au Wisconsin. Le succès de sa thèse sur Consultation et Psychothérapie, qui atteignit le chiffre extraordinaire de 70 000 exemplaires, devait consacrer définitivement son autorité. Pendant ces années, Rogers devient de plus en plus conscient de l'importance de la recherche. Il estime « que nous finirons par découvrir, en ce qui concerne la personnalité et le comportement, des lois aussi significatives pour la compréhension humaine ou le progrès humain que celles de la gravité ou de la thermodynamique ». Sans doute sa méthode essuie-t-elle de violentes critiques, notamment de la part des psychiatres. D'autre part, Rogers regrette que certains de ses disciples aient accepté ses conclusions sans se poser de questions, et donc sans faire l'effort de coopération qu'il attendait d'eux. Il n'en est que plus heureux de travailler en toute indépendance.

L'apprentissage d'un thérapeute

Rogers a résumé, dans le Développement de la personne, ce qu'il appelle ses « expériences d'apprentissage ». Il a d'abord constaté qu'il ne lui servait à rien, dans ses relations

avec autrui, d'agir comme s'il n'était pas ce qu'il est. Il est inutile de se contraindre, de dissimuler ses humeurs ou ses passions, de même qu'il serait inutile de prétendre être en bonne santé lorsqu'on se sent malade. Car de telles contraintes ne permettent pas d'établir des rapports constructifs avec d'autres individus. La meilleure connaissance d'autrui, la meilleure communication avec autrui passe donc par l'acceptation de soi-même. C'est alors que les relations deviennent réelles. Rogers précise qu'il attache « une valeur énorme au fait de pouvoir me permettre de comprendre une autre personne ». Contrairement à ce que l'on pense communément, il n'est pas facile de comprendre les autres. La plupart du temps, nous préférons juger plutôt que comprendre. Nous réagissons aux paroles d'autrui sans songer au sens qu'ont ces paroles pour celui qui les exprime. Mais l'effort de compréhension mérite d'être fait, car la compréhension d'autrui est toujours, dit Rogers, extrêmement enrichissante. « Tout être, écrit-il, est une île, au sens le plus réel du mot, et il ne peut construire un pont pour communiquer avec d'autres îles que s'il est prêt à être lui-même et s'il lui est permis de l'être. »

Mais l'attitude de compréhension d'autrui ne conduit pas Rogers à vouloir à tout prix abolir les différences qui le séparent d'autrui. La compréhension le conduit à constater qu'il doit laisser l'autre être lui-même, tout en demeurant fidèle à sa propre personnalité ; il se rend compte aussi que les autres — aussi bien que lui — sont soumis au changement, et qu'ils changent en même temps que lui.

Ces constatations ont amené le psychologue à faire confiance à son expérience, et à se fier à ce qu'il appelle son « appréciation organismique », laquelle, dit-il, est plus digne de confiance que l'intellect. Il en découle que les jugements d'autrui ne peuvent pas lui servir de guides. Il doit se fier uniquement à son expérience personnelle¹. « Ni la Bible ni les prophètes — ni Freud ni la recherche — ni les révélations émanant de Dieu ou des hommes ne sauraient prendre le pas sur mon expérience personnelle. »

Rogers dit qu'il lui a fallu du temps pour comprendre que « les faits sont des amis ». Dans les premiers temps de ses travaux, il craignait toujours que les résultats n'apportent un démenti à ses hypothèses ou à ses opinions. Il a progressivement compris que le véritable apprentissage réside dans la confrontation des idées avec les faits.

Il a également constaté que « ce qui est le plus personnel est aussi ce qu'il y a de plus général », alors qu'il avait longtemps redouté, en exprimant des pensées très personnelles, de ne rencontrer qu'une incompréhension totale. Il a finalement observé que c'était le contraire, et que c'est ce qu'il y a d'unique en chacun de nous qui rejoint le plus profondément l'universel.

Enfin, après des années de pratique psychothérapique, Rogers en est arrivé à penser que tous les hommes ont une orientation positive, y compris les plus malades, les plus perturbés d'entre eux. C'est cette conviction qui donne tout son sens à la recherche qu'il poursuit.

L'acceptation de soi-même et d'autrui.

Rogers a acquis la certitude que les relations thérapeutiques — celles qui constituaient la base de son activité de psychologue — ne sont qu'une forme des relations interpersonnelles, car toutes les relations interpersonnelles doivent être, à des degrés divers, des « relations d'aide ». « J'entends par ce terme, précise-t-il, des relations dans lesquelles l'un au moins des deux protagonistes cherche à favoriser chez l'autre la croissance, le développement, la maturité, un meilleur fonctionnement et une plus grande capacité d'affronter la vie. L'« autre », dans ce cas, peut être soit un individu, soit un groupe. »

¹ Rogers rejoint Emerson, qui demandait déjà à l'individu de s'affranchir de toute discipline pour n'obéir qu'à l'expérience intérieure.

Rogers a établi une discrimination entre les attitudes qui peuvent favoriser autrui, et celles qui, au contraire, risquent de l'inhiber. Il a remarqué que l'attitude du thérapeute comptait bien davantage que les principes ou l'école dont celui-ci se réclamait. Cependant, la relation d'aide ne portera ses fruits que dans la mesure où elle sera perçue d'une certaine façon par la personne aidée. Ces constatations psychiatriques peuvent être faites également dans les différents domaines des relations humaines habituelles. On ne saurait aider autrui que si l'on est reconnu par lui comme étant digne de confiance, ce qui implique que l'on sache lui présenter une image réelle de ce qu'on est. Ce qui implique également que l'on soit assez fort pour accepter tous les aspects de la personnalité de l'autre.

C'est seulement si le thérapeute est capable de cette ouverture et de cette acceptation que son client sera susceptible de changer dans un sens positif. Le client ainsi mis en confiance en vient à mieux « s'écouter », donc à mieux s'accepter lui-même. Il sera ainsi mis dans de meilleures conditions pour changer. Certaines personnes craignent que cette acceptation n'aboutisse qu'à libérer « l'animalité » de l'individu, désormais délivré de toute inhibition. Au contraire, répond Rogers, l'individu qui prend conscience des divers aspects de son expérience est ainsi devenu capable de se contrôler lui-même, parce qu'il est désormais conscient de tout ce qui compose sa personnalité. Rogers a étudié systématiquement les étapes du processus thérapeutique sur lequel le sujet « passe de la fixité à la fluidité ». Il importe avant tout que le client sente qu'il est psychologiquement accepté par le thérapeute. Il n'en est pas ainsi au début : le client montrera d'abord un refus de communiquer personnellement, il ne s'exprimera que sur des sujets extérieurs. Puis, lorsqu'il se sentira accepté, le client commencera à s'exprimer moins superficiellement sur les personnes autres que lui-même. Il ressent cependant ses problèmes comme extérieurs à lui, sans avoir conscience de sa responsabilité personnelle à leur égard. Il est capable de décrire ses sentiments, mais sans vraiment les revendiquer. Il s'exprime d'ailleurs avec un évident manque de nuances. Il évoque ses contradictions sans vraiment les reconnaître comme telles.

Cet état ne se modifiera que progressivement : le client continuera de parler de ses expériences personnelles comme s'il s'agissait d'objets, et de parler de son expérience actuelle comme si elle appartenait au passé, ou comme si elle était étrangère à son moi. Il lui sera cependant plus facile d'évoquer son moi, et il se montrera plus nuancé dans l'expression qu'auparavant. Il reconnaîtra également les contradictions de son expérience immédiate. Puis, dans un quatrième stade, il décrira des sentiments plus intenses de son expérience passée. Ce sont seulement ses sentiments du présent qu'il décrira encore comme des objets. Il se rendra compte des contradictions entre son expérience immédiate et son moi, et prendra mieux conscience de sa responsabilité quant à ses problèmes personnels.

En un cinquième stade, le sujet parvient à surmonter la peur de ses propres sentiments, et à les éprouver en se référant à une expérience intime. Il commence à vouloir vivre son propre moi, il accepte de plus en plus sa responsabilité passée et présente.

Vers la vie pleine

Cette évolution de l'individu exige évidemment plusieurs semaines, ou plusieurs mois. A son terme, l'individu peut éprouver immédiatement un sentiment qui avait été, auparavant, bloqué dans son évolution. Alors commence un sixième stade qui risque d'être dramatique : le sujet découvre en effet une dissonance entre son expérience vécue et l'idée qu'il se faisait de lui-même. Désormais, l'individu est en mesure d'accepter pleinement son problème.

Dans un septième stade — auquel, précise Rogers, peu de patients parviennent complètement — l'individu « vit à l'intérieur de ses sentiments, avec une confiance et une acceptation complètes ». Ce qui lui permet de communiquer réellement de personne à

personne. Rogers résumera sa pensée en disant que non seulement la personne a changé, mais que « sa capacité de changer fait maintenant corps avec elle ».

Contrairement à d'autres psychologues, Rogers ne redoute pas de s'engager dans le domaine philosophique. Il estime que tout homme est amené à se poser des questions telles que : « Quel est mon but dans la vie ? Où tendent mes efforts ? Qu'est-ce que je cherche à atteindre ? » Et il lui paraît intéressant d'examiner les réponses que des individus très différents leur donnent.

Le psychologue Charles Morris fit une enquête sur les façons de vivre préférées par les étudiants des six pays suivants : Inde, Chine, Japon, Etats-Unis, Canada et Norvège. Ces étudiants donnèrent évidemment des réponses extrêmement variées d'un pays à l'autre, mais il fut possible de constater qu'au-delà de leurs divergences ils étaient à peu près d'accord sur cinq valeurs essentielles : la vie responsable et morale, le bonheur lié à l'action, la conscience de soi, la réceptivité aux êtres et aux choses, et enfin la recherche du plaisir. Sans nier l'intérêt de ces réponses, Rogers estime que les tendances qu'il a pu constater chez ses clients montrent que le but général de la vie était pour eux, selon le mot de Kierkegaard : « Etre vraiment soi-même. »

Rogers a remarqué que le client tend à s'éloigner de ce qu'il n'est pas (sans pouvoir définir ce vers quoi il tend). Dans certains cas, l'individu rejette l'image de ce qu'il devrait être conformément aux normes qui lui furent imposées par la famille ou l'éducation. L'individu s'éloigne ainsi de « ce qu'on attendait de lui » pour devenir ce qu'il a envie d'être personnellement. D'autre part, il accepte, beaucoup plus volontiers qu'avant, le changement et aussi la complexité de sa personnalité. Il s'ouvre à sa propre expérience, et cette ouverture à lui-même le rend capable d'ouverture à autrui. En un mot, il progresse dans l'acceptation générale de l'existence. Il acquiert ainsi davantage de confiance en soi. En un mot, le sujet « se dispose à être, en toute connaissance de cause, le processus qu'il est véritablement en profondeur ».

Rogers dissipe à ce propos quelques méprises dont son enseignement a été victime. Etre soi-même, rappelle-t-il, n'implique nullement la fixité, mais donne au contraire la capacité de changer. Cela n'implique, pas davantage la méchanceté, le « réveil de la bête en soi » : c'est au contraire en acquérant le sens de sa complexité qu'un individu parvient à une harmonie constructive.

Rogers remarque que, si l'on suivait sa méthode dans les relations diplomatiques, on donnerait de la politique américaine une image très différente de l'image officielle, laquelle invoque toujours des idéaux moraux. L'Amérique admettrait qu'elle tend à diriger le monde, qu'elle a quelques intérêts égoïstes à l'étranger, qu'elle éprouve des sentiments complexes et contradictoires à l'égard « de la liberté, de l'indépendance et de l'autodétermination des individus et des nations », etc.² Bref, l'Amérique se présenterait au monde en reconnaissant franchement sa complexité. De ce fait, elle n'aurait rien à cacher ni à justifier ; et les autres peuples la craindraient moins, parce qu'ils ne se demanderaient pas comme actuellement « ce que cache la façade », et ils seraient entraînés à faire preuve d'une franchise analogue. Ce qui vaut pour les individus pourrait donc être également applicable aux groupes et aux nations.

Comment définir l'épanouissement de la personne ? Comment définir la vie pleine ? Rogers répond qu'il s'agit d'un processus et non d'un état ; d'une direction et non d'une destination. Autrement dit, il s'agit, pour l'individu, de pouvoir évoluer de façon permanente, et ce n'est possible que s'il atteint la liberté psychologique. La première condition de cette liberté est le passage d'une attitude défensive à une attitude d'ouverture à l'expérience. L'individu n'élimine pas ses sentiments négatifs (peur, découragement, souffrance, etc.) mais il les voit en face, aussi bien que ses sentiments positifs. En s'ouvrant à l'expérience, il est

² Cette position est aussi celle du sénateur J.W. Fulbright exprimée dans son livre *L'Arrogance du pouvoir* (Stock

conduit à vivre de plus en plus dans le présent, à considérer ce qui se passe maintenant. Il oriente désormais sa conduite non pas d'après les principes d'autrui et la pression sociale, mais d'après les enseignements de son expérience personnelle.

Ainsi, seule la vie pleine permet un véritable exercice de la liberté, c'est-à-dire l'orientation des différents déterminismes qui s'exercent sur la personnalité. Elle est aussi la condition d'une activité réellement créatrice.

Cette vie pleine, Rogers est convaincu qu'elle est possible, et que tout homme y aspire naturellement. Ses constatations de thérapeute lui ont donc donné une confiance fondamentale dans les possibilités de la nature humaine. Il estime notamment que plus l'individu devient lui-même, plus il devient apte à l'association avec les autres et à la communication avec autrui. La vie pleine ne doit donc pas être confondue avec la vie « heureuse » ou « agréable », elle ne procure pas à l'individu les satisfactions faciles ; elle est une vie plus stimulante, plus enrichissante que la vie ordinaire.

Existentialisme et objectivité

Ayant été formé dans l'esprit du positivisme logique, Rogers a été conduit par son expérience de thérapeute à la pensée existentielle. Les deux points de vue (positiviste et existentialiste) lui parurent incompatibles et irréconciliables. Dans la relation thérapeutique avec le patient, le thérapeute doit engager sa personnalité totale (et non pas son seul intellect). Il guide son client, mais c'est ce dernier qui doit faire ses propres découvertes ; l'enseignement du thérapeute n'est donc pas un enseignement théorique. Il doit permettre au client de faire son apprentissage, mais il ne saurait, en ce domaine, se substituer à lui.

Certes, la thérapie est bien une science; elle implique l'étude objective de certains phénomènes. C'est pourquoi, d'un point de vue strictement scientifique, la relation existentielle entre le thérapeute et le patient est suspecte, si elle est définie comme purement intérieure et subjective. On reprochera au thérapeute de refuser les moyens de progresser que seule la méthode scientifique pourrait lui procurer. A cela, le thérapeute répondra que si la science peut se prononcer sur certains événements de l'expérience thérapeutique elle ne peut en revanche saisir l'expérience elle-même en tant que vécue. Il serait dangereux de vouloir traiter les personnes comme des objets, car on aboutirait à manipuler ces personnes : donc à nier leur personnalité.

Les deux points de vue, cependant, peuvent être conciliés, si l'on consent à élargir la définition de la science. Car toute recherche scientifique implique un élément intuitif. Le savant qui a mis au point son hypothèse doit la vérifier ; il aura recours à toutes les données objectives dont il peut disposer, mais il devra aussi s'engager subjectivement, dans un domaine où seule la recherche subjective pourra l'éclairer. Rogers remarque qu'en certains cas le savant peut refuser de croire en ses propres découvertes, et que certaines découvertes sont venues, précisément, du refus de croire en ses découvertes ou en celles des autres. Cela signifie que la recherche scientifique doit être toujours conçue comme sujette à modifications; si l'on nie le caractère provisoire des découvertes scientifiques, on fait de la science un dogme, c'est-à-dire autre chose que la science.

Un chercheur ne peut communiquer ses découvertes qu'à ceux qui ont suivi les mêmes règles de recherche que lui. Et cependant cette communication ne sera réellement fructueuse que si les chercheurs sont dans l'état de réceptivité psychologique voulue. Il est évident que, là encore, l'élément subjectif intervient.

Rogers ajoute que jamais la « science » en tant que telle ne dépersonnalisera, ne manipulera ou ne contrôlera les individus : cela, seules des personnes peuvent le faire. L'usage des découvertes scientifiques dans un sens positif dépend donc de l'état des personnes aptes à tirer parti de ces découvertes. Seuls seront « socialement constructifs » les individus ouverts à

leur expérience. Rogers en conclut donc que le conflit entre le point de vue objectif (ou scientifique) et le point de vue existentiel n'est qu'apparent et que ceux-ci s'intègrent aisément dans une perspective plus générale.

« Comment l'enseignement en classe peut-il influencer le comportement humain ? » Tel était le thème d'un « séminaire » de l'université Harvard auquel Carl Rogers avait été convié. Ce fut l'occasion pour le thérapeute de présenter quelques propositions révolutionnaires par rapport aux idées couramment admises sur la question.

Rogers déclara d'abord que, compte tenu de son expérience, il lui apparaissait qu'il ne pouvait « enseigner à quelqu'un d'autre à enseigner », et aussi que « tout ce qui peut être enseigné à une autre personne est relativement sans utilité et n'a que peu ou point d'influence sur son comportement ». Il poursuivit en soulignant qu'il ne s'intéressait qu'aux connaissances qui peuvent avoir une influence significative sur le comportement d'un individu ; que les connaissances sont découvertes par l'individu lui-même, et qu'elles ne peuvent être directement communiquées à d'autres.

Rogers examina ensuite les conséquences de ses conclusions : son métier d'enseignant avait perdu tout intérêt pour lui, il éprouvait seulement le besoin d'apprendre ce qui influençait son propre comportement; il abandonnait son attitude défensive afin de pouvoir comprendre comment une autre personne concevait et éprouvait sa propre expérience; il apprenait également en exprimant ses incertitudes et en clarifiant ses problèmes. Il conclut que son expérience le guidait vers des buts qu'il n'apercevait qu'obscurément.

Cette communication de Rogers bouleversa ses auditeurs. Certains eurent l'impression qu'il les attaquait, d'autres se demandèrent s'il était vraiment sincère, tant ce qu'il disait les déconcertait.³

Psychothérapie et éducation

Rogers estime que tous les éducateurs pourraient s'inspirer des expériences de la psychothérapie. Par définition, le client du thérapeute est quelqu'un qui désire apprendre pour pouvoir résoudre le problème dont il n'a pu venir à bout. Dans certains cas, le client montre clairement au thérapeute « où il se situe », c'est-à-dire qu'il révèle ses véritables sentiments. Dans d'autres cas, le patient est en état de défense, et le thérapeute se demande s'il a connaissance de ce qu'il éprouve réellement. Dans tous les cas le thérapeute doit être, selon le mot de Rogers, « congruent », c'est-à-dire entièrement lui-même face à son client. Il doit également montrer à celui-ci une considération positive, en sachant accepter ses réactions sans l'influencer ; il doit même sentir le monde privé de son client comme s'il était le sien propre. Mais il est non moins nécessaire que le client lui-même se rende compte que de telles dispositions existent chez le thérapeute.

Si ces dispositions sont réunies, le processus de changement s'engage. Le client est en évolution, il s'ouvre à la totalité de son expérience. Mais ce qui est vrai dans la relation thérapeutique peut être vrai pour la pédagogie en général. Il est important, par exemple, que les individus qui étudient aient le sentiment qu'ils abordent leurs problèmes. (Rogers préfère à cet égard les séminaires ou les cours libres aux cours réguliers.) Et, tout comme le thérapeute, le professeur doit être « congruent ». Il importe qu'il sache accepter l'étudiant tel qu'il est, avec l'ensemble de ses sentiments.

Sans doute, la thérapie invite-t-elle le client à découvrir les ressources qui sont en lui, alors que la pédagogie invite l'étudiant à acquérir des connaissances extérieures. Mais le

³ Ces thèses rejoignent les revendications de nombreux étudiants, manifestées notamment en France au mois de mai 1968.

professeur doit savoir mettre ses connaissances à la disposition de l'étudiant au lieu de les lui imposer. Il doit aider l'étudiant à s'affirmer lui-même, et accepter éventuellement que celui-ci voit les choses autrement que lui. D'autre part, si les examens ne peuvent être supprimés, ils devraient être présentés non comme une exigence de l'enseignant, mais comme une exigence de la vie : l'étudiant devrait être amené à décider lui-même du choix qu'il entend faire pour l'orientation de son existence. Les méthodes d'enseignement centrées sur l'étudiant que préconise Rogers ont été expérimentées par certains établissements. Il semble que le degré d'acquisition des connaissances traditionnelles ait été à peu près égal à celui des établissements classiques, mais qu'on ait constaté un meilleur développement de la personnalité des élèves. Rogers pense que cette recherche doit être développée, si l'Amérique veut éviter d'emprunter ses idées scientifiques à l'Europe et élever le niveau de sa créativité. Il ne lui paraît pas normal que les jeunes Américains continuent à être tenus à l'écart de tous les problèmes réels de la société, cela par une sorte d'accord tacite des autorités, des parents et des enseignants.

L'indispensable compréhension d'autrui

Rogers a tenu aussi à étudier les effets de la thérapie sur les relations familiales de ses clients. Il est évident que l'amélioration des rapports avec autrui s'exerce dans le cadre familial. En exprimant ses sentiments plus fortement et plus franchement qu'avant, le client mettra parfois un terme aux malentendus qui régnaient entre sa famille et lui. Il comprend que les rapports familiaux ne sont pas nécessairement « défensifs », qu'ils peuvent être fondés sur l'expression de sentiments réels. Il admet aussi que chaque personne de la famille ait droit à son indépendance, à sa personnalité.

Rogers estime enfin que la psychothérapie doit s'étendre au problème général de la communication entre individus et entre groupes. Le plus souvent, notre réaction immédiate consiste à porter des jugements de valeur sur les opinions d'autrui, spécialement lorsque ces opinions suscitent en nous une réaction affective. La compréhension exigerait pourtant que nous soyons capable de juger l'opinion d'autrui de son propre point de vue. Rogers suggère que quiconque a une discussion avec une autre personne ou au sein d'un groupe prenne la peine, avant de parler, de réexposer les idées de la personne qui a parlé avant lui, aussi exactement que possible. Cet exercice permet de comprendre le point de vue de l'autre, et entraîne à modifier les commentaires que l'on allait en faire. La passion est éliminée de la discussion, et celle-ci n'en est que plus féconde. Une telle méthode pourrait être appliquée dans des discussions entre ouvriers et patrons, ou encore dans des discussions idéologiques et politiques. Rogers a ainsi invité ses auditeurs à comprendre le point de vue des communistes soviétiques ou du sénateur anticommuniste Joe Mac Carthy, ce qui effrayait la plupart d'entre eux.

La recherche de Carl R. Rogers rejoint celle des grands psychologues européens — et notamment de C.J. Jung — mais, par son idéalisme et son dynamisme foncier, elle est typiquement américaine. Et nous constatons, là encore, que la pensée américaine répond à des questions qui intéressent l'ensemble du monde contemporain. Rogers se défend d'avoir voulu fonder une école, mais le « rogerisme » tend à se développer dans un grand nombre de pays. On ne saurait s'en étonner : la complexité de l'organisation moderne oblige les individus à consentir des efforts de compréhension d'eux-mêmes et d'autrui beaucoup plus grands qu'auparavant. C'est pourquoi le caractère éminemment concret de la psychologie de Rogers ne peut laisser indifférent.